

COMBAT MAGAZINE,  
30 JUIN-1<sup>er</sup> JUILLET 1945<sup>1</sup>

*Images de l'Allemagne occupée*

Pour un homme qui a vécu sous l'occupation hitlérienne, même s'il a connu l'Allemagne avant la guerre, ce pays garde des reflets sanglants et aveugles qu'on a bien du mal à oublier. Et à l'inventer de loin, couvert d'armées étrangères, resserré entre des frontières désormais ennemies, ses villes changées en pierres informes et ses hommes courbés

1. Article publié dans *Combat Magazine* ; à plusieurs reprises, *Combat* a tenté de lancer un « magazine », le samedi ; les difficultés liées au manque de papier, entraînant parfois l'interdiction officielle faite à ce type de supplément, sans doute les problèmes financiers n'ont jamais permis que cette publication devienne régulière. Le 18 août, *Combat* publie un communiqué significatif : « Les difficultés auxquelles se heurte la presse parisienne en ce qui concerne ses approvisionnements de papier nous mettent dans l'obligation de suspendre la publication de notre édition de *Combat Magazine* du samedi. Nous reprendrons cette publication aussitôt qu'une politique du papier plus intelligente sera inaugurée par les services compétents. En attendant, nous nous excusons auprès de nos lecteurs. »

sous le poids de la plus terrible des haines, on lui imagine un visage d'apocalypse à la mesure de ses violences passées et de son épreuve présente.

C'est du moins ce que je sentais confusément et, sur le chemin de la frontière allemande, cahoté sur les routes défoncées de la guerre, ce que je voyais renforçait mon pressentiment. Car nos départements de l'Est n'ont rien qui puisse réjouir un cœur d'homme. En temps de paix, j'y serais déjà mal à l'aise, ayant plus de goût pour les pays de lumière. Pour tout dire, j'y respirerais mal. Mais au milieu de ces décombres et de ces terres ingrates défoncées par la guerre, jalonnées de cimetières militaires sous un ciel avare, un sentiment puissant et consterné emplit par surcroît le voyageur. C'est ici la terre des morts en effet. Et de quels morts ! Trois fois en cent ans des millions d'hommes sont venus engraisser de leurs corps mutilés ce même sol toujours trop sec. Ils ont tous été tués à cette même place, et chaque fois pour des conquêtes si fragiles qu'auprès d'elles ces morts paraissent démesurés.

Tout parle ici de la douleur des hommes. Et il est vrai qu'alors on comprend mieux Barrès. Quelle pitié seulement de ne pouvoir plus le rejoindre dans l'espérance. Nous savons maintenant ce qu'il en est, et pour longtemps encore. Il est une confiance que nous n'aurons plus. Quoi d'étonnant alors qu'on se rapproche de l'Allemagne avec un cœur serré d'amertume ? Et comment ne pas l'imaginer semblable à ce qui fut en partie son œuvre et ne pas attendre qu'elle nous présente, elle aussi, le muflé hideux et barbouillé de la guerre.

## L'ALLEMAGNE IDYLLIQUE

Je le dis tout de suite, c'est une attente vaine. Car ce qui frappe au contraire dès qu'on rentre dans l'Allemagne occupée par l'armée française, exception faite pour les quelques villes qui ont été détruites, c'est l'air surprenant de bonheur et de tranquillité qui y règne. Je me hâte de dire qu'il s'agit des pays rhénans, du duché de Bade et du Wurtemberg, c'est-à-dire de l'Allemagne agricole et catholique, qui a moins souffert de la guerre que le reste du pays.

Il n'empêche que le contraste est surprenant. Car au sortir de départements ruinés et peuplés d'une humanité douloureuse, on entre dans une région fertile et prospère, couverte d'une nuée d'enfants magnifiques, de filles solides et rieuses. On danse des rondes dans les prairies. On cueille des bouquets multicolores et les bambins accrochent des cerises à leurs oreilles. Pas d'hommes, il est vrai. Mais de paisibles vieux couples, qui se promènent le soir le long des routes, des fanesuses aux robes claires, des villages-jouets élégants et propres, tous les signes de la vie heureuse et confortable. Pour tout dire, on entre dans une Allemagne idyllique où le voyageur croit rêver par instants.

La beauté des enfants, en particulier, est frappante. La veille de mon départ, me trouvant dans le vieux Montmartre, je regardais les enfants de nos rues, aux visages trop mûris, les genoux plus gros que les mollets et la poitrine concave. Ici, au contraire, des petits corps presque nus, bronzés et solides, bien nourris, la tête droite et le rire clair. À ce point de vue, on se convainc rapidement de la vérité d'un témoignage américain selon lequel

l'Allemagne, seule en Europe, a gagné biologiquement la guerre. Du moins, c'était là une première impression et je ne suis pas resté assez longtemps en Allemagne pour devoir en changer. Je la livre donc comme je l'ai ressentie, laissant le lecteur libre d'en tirer les conclusions qu'il voudra.

#### IMPRESSION DE VACANCES

Ce pays pourtant est occupé, et occupé par l'armée française. Le mot d'« occupation » a du sens pour nous. Et j'étais curieux des réactions allemandes, aujourd'hui que la roue a tourné.

L'occupation française est sans doute dure. Elle est cependant, à ce qu'il m'a semblé, dans les limites de la justice, telle que peut l'exercer un vainqueur. Après les excès du début, le pillage et le viol sont sévèrement et parfois, comme je l'ai appris, impitoyablement punis. En contrepartie, les désobéissances à la loi d'occupation sont sanctionnées sans une hésitation et le gouvernement militaire maintient en Allemagne une discipline de fer. Tous les hommes sont ainsi tenus de saluer les officiers français et la récupération des produits manufacturés est systématique, comme d'ailleurs la réquisition des locaux. Si l'on ajoute à ces faits l'incertitude où se trouve l'Allemagne de son avenir (alors que jamais l'espérance ne nous a quittés sous l'occupation nazie), on pourrait s'attendre à des réactions de désespoir ou du moins d'abattement.

Or, et toujours selon la première impression, la qualité la plus sensible des Allemands sous l'occupation se trouve être le naturel. À vrai dire, après ces cinq ans où tant de choses se sont passées qui

étaient tout, sauf naturelles, il y a de quoi être surpris.

Les Allemands du Sud vivent à côté des soldats français comme s'ils avaient toujours vécu ainsi. J'ai logé (sous l'uniforme) chez l'habitant. On m'y a accueilli cordialement, on est venu me souhaiter une bonne nuit, on m'y a dit que la guerre n'était pas une bonne chose, et que la paix valait mieux, surtout la paix éternelle. Il n'est pas un de nos jeunes soldats qui n'ait d'autre part sa compagne. Et cela ajoute à la stupéfiante impression de vacances qu'on éprouve au bord du lac de Constance, où une armée de jeunes gars bronzés et vigoureux, venus d'Afrique du Nord par la Tunisie, l'Italie et l'Alsace, se baigne, canote, plaisante dans des foyers spacieux et fleuris, et promène ses conquêtes d'un moment autour des eaux calmes, devant la perspective des Alpes.

Ce sont là les premières images qui me sont venues aux yeux et je les donne pour ce qu'elles valent. Mais je n'étonnerais personne en disant qu'elles se sont gravées très avant en moi, d'abord parce qu'elles étaient inattendues et ensuite parce que je venais d'un pays qui a réagi et qui a souffert un peu différemment.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce point et il faudra peut-être un jour essayer de le dire. Je ne puis noter ici que l'incertitude où je me suis trouvé, pendant tout ce voyage en Allemagne, incapable que j'étais de raccorder ce que je savais avec ce que je voyais. Pour en donner une idée juste, il me faudrait parler d'une distraction qui me venait en écoutant le bon grand-père de conte de fées qui me logeait. Il me parlait justement de la paix éternelle que le Christ apporte à chaque homme, et je pensais à cette femme que je sais, déportée en Allema-

gne, prostituée aux S.S. et à qui ses bourreaux ont tatoué sur la poitrine : « A servi pendant deux ans au camp de S.S. de... »

Il y avait là deux mondes que je ne pouvais raccrocher l'un à l'autre et j'y voyais l'image des déchirements de cette malheureuse Europe, partagée entre ses victimes et ses bourreaux<sup>1</sup>, à la recherche d'une justice pour toujours incompatible avec sa douleur. C'est du moins ce que signifient pour moi les quelques images de l'Allemagne occupée que je viens de rapporter. On me comprendra de ne pas en tirer d'autres conclusions.

ALBERT CAMUS

7 MAI 1947

## *Anniversaire<sup>2</sup>*

Le 8 mai 1945, l'Allemagne signait la plus grande capitulation de l'Histoire. Le général Jodl<sup>3</sup> déclarait alors : « Je considère que l'acte de reddition remet l'Allemagne et le peuple allemand aux mains des vainqueurs. » Dix-huit mois après, Jodl était pendu à Nuremberg. Mais on n'a pu pendre 70 millions

1. Camus avait employé la formule « considérations inactuelles » — empruntée à Nietzsche — comme titre d'un article du *Soir-Républicain*, signé « Néron », publié le 6 novembre 1939 (*Fragments d'un combat, op. cit.*, p. 637) ; elle est ici ironiquement en contradiction avec l'intitulé du volume...

2. Éditorial, repris dans *Actuelles*, chapitre « Deux ans après ».

3. Jodl, Alfred, général allemand très proche de Hitler ; il joue un rôle important dans la stratégie militaire de la guerre 39-45 ; chef d'état-major de Dönitz, il signe la capitulation de l'Allemagne le 7 mai 1945 à Reims ; jugé à Nuremberg, il est pendu.

d'habitants, l'Allemagne est toujours entre les mains des vainqueurs, et, pour finir, ce jour anniversaire n'est pas celui de la réjouissance. La victoire aussi a ses servitudes.

C'est que l'Allemagne n'a pas cessé d'être en accusation, et cela rend difficile, à un Français surtout, de dire ou de faire des choses raisonnables à ce sujet. Il y a deux ans, la radio de Flensburg<sup>1</sup> diffusait sur l'ordre de Dœnitz<sup>2</sup> un appel où les dirigeants provisoires du Reich abattu disaient leur espoir que « l'atmosphère de haine qui entourait l'Allemagne sur toute la terre serait peu à peu remplacée par l'esprit de conciliation entre nations sans lequel le monde ne peut pas se relever ». Cette lucidité venait cinq ans trop tard et l'espoir de Dœnitz ne s'est réalisé qu'à moitié. La haine contre l'Allemagne a été remplacée par un bizarre sentiment où la méfiance et une vague rancune se mêlent à une indifférence passée. Quant à l'esprit de conciliation...

Le silence de trois minutes qui a suivi l'annonce de la capitulation allemande se prolonge donc, interminablement, dans le mutisme où l'Allemagne occupée poursuit son existence hagarde, au milieu d'un monde qui ne lui oppose qu'une distraction un peu méprisante. Cela tient sans doute à ce que le nazisme, comme tous les régimes de proie, pouvait tout attendre du monde, sauf l'oubli. C'est lui qui nous mit à l'apprentissage de la haine. Et peut-être

1. C'est de la ville de Flensburg, dans le Schleswig-Holstein, que Dœnitz annonça la capitulation de l'Allemagne.

2. L'amiral Karl Dœnitz, successeur désigné de Hitler, représente l'Allemagne après la mort de celui-ci, le 30 avril 1945 ; c'est lui qui négocie la capitulation de l'Allemagne les 7 et 8 mai 1945. Condamné à dix ans de prison par le tribunal de Nuremberg, il sera libéré en 1956.

cette haine aurait-elle pu s'oublier, puisque la mémoire des hommes s'envole à la vitesse même où marche l'Histoire. Mais le calcul, la précision méticuleuse et glacée que le régime hitlérien y apportait sont restés dans tous les cœurs. Les fonctionnaires de la haine s'oublent moins vite que ses possédés. C'est un avertissement valable pour tous.

Il y a donc des choses que les hommes de mon âge ne peuvent plus oublier. Mais aucun d'entre nous, je crois, n'accepterait en ce jour anniversaire de piétiner un vaincu. La justice absolue est impossible, comme sont impossibles la haine ou l'amour éternels. C'est pourquoi il faut en revenir à la raison. Le temps de l'Apocalypse n'est plus<sup>1</sup>. Nous sommes entrés dans celui de la médiocre organisation et des accommodements sans grandeur. Par sagesse et par goût pour le bonheur, il faut préférer celui-ci, bien qu'on sache qu'à force de médiocrité, on revienne aux apocalypses. Mais ce répit permet la réflexion et cette réflexion, au lieu de nous pousser aujourd'hui à réveiller des haines qui somnoient, devrait nous conduire au contraire à mettre les choses et l'Allemagne à leur vraie place.

Quels que soient notre passion intérieure et le souvenir de nos révoltes, nous savons bien que la paix du monde a besoin d'une Allemagne pacifiée et qu'on ne pacifie pas un pays en l'exilant à jamais de l'ordre international. Si le dialogue avec l'Allemagne est encore possible, c'est la raison même qui demande qu'on le reprenne. Mais il faut dire, et avec la même force, que le problème allemand est un pro-

1. En même temps qu'à l'Apocalypse du Nouveau Testament, Camus songe peut-être à la partie de *L'Espoir* qui fait suite à « L'illusion lyrique » et s'intitule « Exercice de l'apocalypse ».

blème secondaire, bien qu'on veuille parfois en faire le premier de tous, pour détourner notre attention de ce qui crève les yeux. Ce qui crève les yeux, c'est qu'avant d'être une menace, l'Allemagne est devenue un enjeu entre la Russie et l'Amérique. Et les seuls problèmes urgents de notre siècle sont ceux qui concernent l'accord ou l'hostilité de ces deux puissances<sup>1</sup>. Si cet accord est trouvé, l'Allemagne et quelques autres pays avec elle connaîtront un destin raisonnable. Dans le cas contraire, l'Allemagne sera plongée dans une immense défaite générale. C'est dire en même temps qu'en toute occasion la France doit préférer l'effort de raison à la politique de puissance. Il faut choisir aujourd'hui de faire des choses probablement inefficaces ou certainement criminelles. Il me semble que le choix n'est pas difficile.

Aussi bien cet effort est une preuve de confiance en soi. C'est la preuve qu'on se sent assez ferme pour continuer, quoi qu'il arrive, à combattre et plaider pour la justice et la liberté. Le monde d'aujourd'hui n'est pas celui de l'espérance. Nous reviendrons peut-être à l'Apocalypse. Mais la capitulation de l'Allemagne, cette victoire contre toute raison et contre tout espoir, illustreront pour longtemps cette impuissance de la force dont Napoléon parlait avec mélancolie : « À la longue, Fontanes, l'esprit finit toujours par vaincre l'épée<sup>2</sup> ». À la lon-

1. Une fois encore, il faut souligner la lucidité politique de Camus.

2. Camus cite de mémoire une phrase relevée dans ses *Carnets*, qui ouvre l'article « Pour préparer le fruit », paru dans *La Tunisie française* en janvier 1941 — texte repris sous le titre « Les Amandiers » dans *L'Été*, en 1954 : « Savez-vous, disait Napoléon à Fontanes, ce que j'admire le plus au monde ? C'est l'impuissance de la force à fonder quelque chose. Il n'y a que deux puissances

gue, oui... Mais après tout, une bonne règle de conduite est de penser que l'esprit libre a toujours raison et finit toujours par triompher, puisque le jour où il cessera d'avoir raison sera celui où l'humanité tout entière aura tort et où l'histoire des hommes aura perdu son sens.

ALBERT CAMUS

10 MAI 1947

*La contagion*<sup>1</sup>

Il n'est pas douteux que la France soit un pays beaucoup moins raciste que tous ceux qu'il m'a été donné de voir. C'est pour cela qu'il est impossible d'accepter sans révolte les signes qui apparaissent, çà et là, de cette maladie stupide et criminelle.

Un journal du matin titre sur plusieurs colonnes, en première page : « L'assassin Raseta ». C'est un signe. Car il est bien évident que l'affaire Raseta est aujourd'hui à l'instruction, et qu'il est impossible de donner une telle publicité à une si

---

au monde : le sabre et l'esprit. À la longue, le sabre est toujours vaincu par l'esprit » (*Carnets I*, p. 186 ; *Essais*, p. 835 ; les *Carnets* indiquent « garder », et non « fonder »). Dans l'article et l'essai, Camus commentait : « Les conquérants, on le voit, sont quelquefois mélancoliques » ; il garde ici l'idée de « mélancolie ».

1. Article publié en encadré ; repris dans *Actuelles*, chapitre « Deux ans après ».